L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, 12 RUE D CHARTRES

NOUVELLE-ORLEANS.

VENDREDI MATIN, 27 JANVIER.

FEUILLETON.

MARCOF LE MALOUIN

PAR

ERNEST CAPENDU.

DEUXIÈME PARTIE.

L'ABBAYE DE PLOGASTEL.

V.

DEUX COEURS POUR UN AMOUR.

Suite.

Et le futur général de l'insurrection devint le nom était alors presque inconnu, disparut en remontant vers le village. Marcof revint à ses deux compagnons, et tous trois s'élancèrent à bord du lougre.

Marcof tenait dans ses mains et des munitions, mais ils savaient ne cassé à leguer, et, s'embarquant tous trois, ils poussèrent vigoureusement au large.

—Sur quel point de l'école mettons-nous le cap? demanda Keinec en armant un aviron.

—Sur la baie des Trépassés, répondit Marcof.

—Nous allons à la grotte de Carfor?

—Oui.

—Dans quel but?

—Dans le but de forcer le sorcier à nous dire où on a enfoui Yvonne, répondit Marcof; et, par l'âme de mon père, il le dira, j'en réponds!

Keinec et Jahoua, se courbant sur les avirons, nageaient avec force pendant que Marcof tenait la barre.

En reconnaissant le chevalier de Tessy pour l'homme qui enlevait Yvonne, le tailleur de Pommeau ne s'était pas trompé.

Ainsi que cela avait été convenu entre lui et Carfor, le chevalier, accompagné d'un domestique, sorte de Pourfin qui avait dit fois mérité les galères, était venu se poster sur la route de Pommarokh.

Carfor avait coupé sa glisser dans le village, et, sous un prétexte quelconque, isoler Yvonne, s'en faire suivre ou l'enlever.

Il pénétrait dans le verger de la maison d'Yvon, lorsqu'il entendit le vieillard donner à sa fille l'ordre d'aller au-devant de Jahoua.

Le hasard servait donc le berger beaucoup mieux qu'il n'aurait pu l'espérer.

En conséquence, il se retira vivement et courut dans les genêts prévenir le chevalier. Tous trois se tirent prêts, et, ainsi qu'on l'a vu, ils accomplirent leur audacieux projet sans éprouver la moindre résistance.

Ayant le chevalier fait-il à cheval, que Carfor et le valet gagnèrent la grève par le sentier des falaises. Pour première précaution ils coupèrent les amarres du canot de Kerbic, le seul qui se trouvât sur la côte. Puis ils allèrent à la crique et ramenèrent promptement une embarcation préparée d'avance. Cela fait, ils attendirent.

Le chevalier ne tarda pas à arriver avec la jeune fille. Il sauta à terre. Le valet prit le cheval et le conduit dans une grange dont la porte était ouverte. Ensuite ils s'embarquèrent.

Carfor, assez bon pilote, dirigea l'embarcation, et ils franchirent hardiment les brisants.

Yvonne s'était évanouie de nouveau, et cette circonstance, en empêchant la jeune fille de se débattre et de crier, facilitait singulièrement leur fuite.

En moins d'une heure, ils doublèrent la baie des Trépassés et mirent le cap sur l'île de Seiut; mais, arrivés à la hauteur d'Audierne, ils coururent une bordée vers la côte.

Le vent les poussait rapidement. Ils abordèrent dans une petite baie déserte.

Le comte de Fouqueray les y attendait avec des chevaux frais.

—Eh bien! demanda-t-il au chevalier en lui voyant mettre le pied sur la plage.

—J'ai réussi, Diégo, répondit celui ci.

—Bravo! A cheval, alors!

—A cheval!

—Et la belle Bretonne!

—Elle est toujours évanouie.

—Vieux! Hermosa a tout préparé pour la recevoir. Débarrasse-toi d'abord du berger.

—C'est juste.

Et le chevalier, emmenant Carfor à l'écart, lui remit une nouvelle bourse comptant la somme promise.

—Maintenant, lui dit-il, tu peux partir.

—Quand vous reverrai-je? demanda Carfor.

—Bientôt; mais il ne serait pas prudent que nous ayions une conférence avant quelques jours.

—Vous m'écrirez?

—Oui.

—La lettre toujours dans le tronc du grand chêne?

—Toujours.

—Bonne chance, alors, monsieur le chevalier.

—Merci.

Le chevalier et le comte se mirent en selle.

Le chevalier prit Yvonne entre ses bras, et, suivis du valet, ils s'éloignèrent rapidement.

Carfor les suivit des yeux un instant et se remboîta.

Il revint vers la baie des Trépassés.....

En route qu'avaient prise le comte et le chevalier s'enfonçait dans l'intérieur des terres.

Le chevalier pressait sa monture.

—Crédieu! fit le comte en l'arrêtant du geste. Pas si vite, Raphaël, et songe que le cheval porte double poids.

—J'ai hâte d'arriver, répondit le chevalier.

—Nous ne courons aucun danger, très cher, et nous avons devant nous une des plus belles routes de la Bretagne.

—Je voudrais être à même de donner des soins à Yvonne. Voici près de trois heures qu'elle est sans connaissance, et cet évanouissement prolongé m'effraye.

—Bah! sachez que l'inconnu tenne si à propos, nous ne saurions qu'en faire.

—N'importe, hâtons-nous.

—Soit, s'opposa.

—Dis-moi, Diégo, reprit Raphaël après un moment de silence, tu es content de l'asile que tu as trouvé?

—Enchanté! Personne ne viendra nous chercher là.

—C'est un ancien couvent, je crois?

—Oui, très vieux. Les nonnes en ont été expulsées par ordre du département, et j'ai obtenu la permission de m'y installer à ma guise. Or, à dix lieues à la ronde, tout le monde croit cette habitation.

—N'y a-t-il pas des souterrains?

—Oui; et de magnifiques.

—C'est là qu'il faudra nous installer.

—Sans doute; et j'ai donné des ordres en conséquence.

—Est-ce que tu as commis l'imprudence d'amener des gens avec toi?

—Allons donc, Raphaël; pour qui me prends-tu? Emmener nos gens!..... quelle folie! Hermosa est seule là-bas avec Hermine, et nous n'aurons avec nous que le fidèle Jasmin.

Et du geste le comte désignait le valet qui suivait.

—Très bien, fit le chevalier.

—Jasmin! appela le comte.

—Monseigneur! répondit le laquais en s'avançant au galop.

—Prends les devants, et préviens madame la baronne de notre arrivée.

Jasmin obéit; et, piquant son cheval, il partit à fond de train.

—J'aperçois les clochetons de l'abbaye, dit alors le comte.

—Ah! Yvonne revient à elle! s'écria le chevalier.

La jeune fille, en effet, venait de rouvrir ses beaux yeux.

Elle promena autour d'elle un regard étonné.....

La nuit était sur son déclin, et l'aurore commençait à blanchir l'horizon.

Yvonne poussa un soupir.

Puis sa tête retomba sur sa poitrine, et elle parut succomber à un nouvel évanouissement.

Mais cette sorte de torpeur dura peu.

Elle se ranima insensiblement et fixa ses yeux sur l'homme qui la tenait entre ses bras.

Alors elle se jeta en arrière, et, rassemblant toutes ses forces, elle s'écria:

—Au secours! au secours!

—Qu'est-ce que je disais? fit le comte. Mieux la valait répondre; heureusement nous sommes arrivés.

Les cavaliers, en effet, entraient en ce moment dans la cour d'une vaste habitation, dont le style et l'architecture indiquaient la destination religieuse.

VI

L'ABBAYE DE PLOGASTEL.

L'abbaye de Plogastel, située à quelques lieues des côtes, dans la partie sud-ouest du département du Finistère, était depuis longtemps le siége d'un couvent de religieuse, ouverte aux jeunes filles nobles de la province.

Les parlures nonnes, peu soucieuses des affaires du dehors, vivaient en paix dans leurs étroites cellules, lorsque l'Assemblée constituante d'abord, et l'Assemblée législative ensuite, jugèrent à propos de diminuer les couvents et d'exiger surtout ce fameux serment à la constitution, qui devait faire tant de mal dans ses effets, et qui était si peu utile dans sa cause.

L'abbesse du couvent de Plogastel refusa fort nettement de reconnaître d'autre souveraineté que celle du roi, et ne voulut, en aucune sorte, se soumettre à celle de la nation.

Comme on le pense, cet état de rébellion ouverte ne pouvait durer.

Les autorités du département délibérèrent, décrétèrent et obligèrent.

En conséquence de ces délibérations, décrets et ordonnances, les bonnes furent expulsées de l'abbaye, le couvent fermé, et la propriété du clergé mise en vente.

Personne ne se présenta.

L'abbaye de Plogastel, située à quelques lieues des côtes, dans la partie sud-ouest du département du Finistère, était depuis longtemps le siége d'un couvent de religieuse, ouverte aux jeunes filles nobles de la province.

Les paisibles nonnes, peu soucieuses des affaires du dehors, vivaient en paix dans leurs étroites cellules, lorsque l'Assemblée constituante d'abord, et l'Assemblée législative ensuite, jugèrent à propos de diminuer les couvents et d'exiger surtout ce fameux serment à la constitution, qui devait faire tant de mal dans ses effets, et qui était si peu utile dans sa cause.

L'abbesse du couvent de Plogastel refusa fort nettement de reconnaître d'autre souveraineté que celle du roi, et ne voulut, en aucune sorte, se soumettre à celle de la nation.

Comme on le pense, cet état de rébellion ouverte ne pouvait durer.

Les autorités du département délibérèrent, décrétèrent et obligèrent.

En conséquence de ces délibérations, décrets et ordonnances, les bonnes furent expulsées de l'abbaye, le couvent fermé, et la propriété du clergé mise en vente.

Personne ne se présenta.

Le terrain de Pongaveu, en effet, appartenait à une famille noble, résolut d'offrir l'abbaye de Plogastel.

Pongaveu fort à son goût et lui promettait les sympathies de la noblesse du département. Cependant, ce dernier chez le comte de Fouqueray, qui habitait alors le château de Penhoël, dans les environs de Pont-Croix, et, après quelques instants d'hésitation, il accepta.

Puis il alla trouver l'abbesse, et, d'autorité, lui fit part de la proposition qu'il venait d'accepter.

D'ancienne et noble famille, elle ne put faire moins que de remercier Pongaveu de son offre généreuse; mais elle ajouta qu'elle ne quitterait point son couvent, et qu'elle y resterait jusqu'à ce que la force vînt l'en arracher.

Le vieux gentilhomme s'inclina, et, sans insister davantage, il se retira.

Le lendemain, il était de retour à Penhoël.

Le comte de Fouqueray, son fils et le chevalier de Tessy étaient réunis dans le salon.

Pongaveu leur fit part de la résolution de l'abbesse.

—Elle a tort, dit le comte.

—Elle a raison, dit le chevalier.

—Comment cela?

—Parce que, si elle quitte son couvent, elle perd tout droit à la propriété.

—Mais elle ne peut rester seule.

—Elle ne restera pas seule.

—Elle aura des domestiques.

—Elle n'en aura pas.

—Elle ne pourra pas cultiver son jardin.

—Elle ne cultivera pas son jardin.

—Elle ne pourra pas vivre.

—Elle vivra.

—Comment?

—Avec ses fermiers.

—Ses fermiers?

—Oui.

—Mais ses fermiers ne sont pas à elle.

—Ils le deviendront.

—Comment?

—Par mariage.

—Par mariage?

—Oui.

—Mais elle ne peut marier ses fermiers.

—Elle ne mariera pas ses fermiers.

—Elle ne mariera pas ses fermiers?

—Non.

—Mais qui mariera-t-elle?

—Ses fermières.

—Ses fermières?

—Oui.

—Mais elle ne peut marier ses fermières.

—Elle ne mariera pas ses fermières.

—Elle ne mariera pas ses fermières